
Écrire et escamoter l'amour entre hommes sous le Second Empire : *Monsieur Auguste* et *Le Comte Kostia*

Michael Rosenfeld



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/litteratures/2452>

DOI : 10.4000/litteratures.2452

ISSN : 2273-0311

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 119-129

ISBN : 978-2-8107-0677-8

ISSN : 0563-9751

Ce document vous est offert par Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNUS)



Référence électronique

Michael Rosenfeld, « Écrire et escamoter l'amour entre hommes sous le Second Empire : *Monsieur Auguste* et *Le Comte Kostia* », *Littératures* [En ligne], 81 | 2019, mis en ligne le 19 octobre 2020, consulté le 23 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/litteratures/2452> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/litteratures.2452>



Littératures est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Écrire et escamoter l'amour entre hommes sous le Second Empire : *Monsieur Auguste et Le Comte Kostia*

Michael ROSENFELD

Sous le Second Empire, la peinture de l'« immoralité » dans la littérature provoque souvent des poursuites judiciaires pour enfreinte à la « loi sur la répression des crimes et délits commis par la voie de presse ou par tout autre moyen de publication¹ ». En 1857, Gustave Flaubert est ainsi poursuivi pour avoir évoqué l'adultère dans *Madame Bovary* et Charles Baudelaire est condamné pour avoir décrit l'amour lesbien dans *Les Fleurs du Mal*. À cette époque, alors qu'il est encore tabou de parler de l'homosexualité masculine, dont l'expression est seulement réservée au discours médical², deux romanciers vont pourtant peindre l'amour entre hommes dans un roman sans se heurter à la censure³. Les lecteurs contemporains ont aisément reconnu un « pédéraste » dans le personnage

-
1. Yvan Leclerc, *Crimes écrits. La littérature en procès au XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1991, p. 9.
 2. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I, La Volonté de savoir*, in *Œuvres*, Daniel Defert (éd.), Paris, Gallimard, « Pléiade », t. II, 2015, p. 653-670.
 3. Przemysław Szczur considère *Monsieur Auguste* de Joseph Méry comme « le premier roman français prenant pour sujet central l'homosexualité masculine ». On lira le troisième chapitre de son ouvrage dans lequel il défend cette hypothèse : Przemysław Szczur, *Produire une identité. Le Personnage homosexuel dans le roman français de la seconde moitié du XIX^e siècle (1859-1899)*, Paris, L'Harmattan, 2014, p. 19 et p. 41-93.

d'Auguste Verpilliot dans *Monsieur Auguste* de Joseph Méry⁴. Ils ont également compris la vraie nature de l'amour entre Gilbert Savile et Stéphane Leminof, le fils adolescent du comte dans *Le Comte Kostia* de Victor Cherbuliez⁵. Les deux écrivains ont recours à des procédés littéraires pour, d'un côté, évoquer l'homosexualité, et de l'autre de l'escamoter : Méry fait ainsi disparaître Auguste Verpilliot dans le dernier tiers de son œuvre et Cherbuliez change le sexe de Stéphane vers la fin du roman⁶. Dans les deux cas, afin de parler de l'amour entre hommes, il est nécessaire de le nier. Une brève présentation des deux œuvres et des *topoi* utilisés pour faire allusion au penchant homosexuel des personnages nous conduira à étudier l'expression de l'amour entre hommes et les artifices par lesquels les auteurs l'escamotent, avant d'analyser la réception des deux romans.

AUGUSTE VERPILLIOT ET GILBERT SAVILE, DEUX HISTORIENS DE L'ANTIQUITÉ

L'intrigue de *Monsieur Auguste* de Joseph Méry commence avec un bal donné chez les Lebreton. Louise, la fille unique du riche veuf M. Lebreton, est amoureuse d'Auguste Verpilliot. Celui-ci est amoureux de son ami peintre Octave, et ce dernier est amoureux de Louise. Auguste fait semblant de vouloir se marier avec Louise pour contrarier les projets d'Octave, l'homme qu'il désire. Ces intrigues sont au centre du roman. *Le Comte Kostia* commence par le récit de la vie du comte Kostia Petrovich Leminof qui a perdu son épouse à Moscou en 1850. Accablé de chagrin, il quitte la Russie avec ses jumeaux de dix ans, un garçon et une fille pour habiter en Martinique, où « la fièvre jaune lui enleva l'un de ses enfants » (C, 2). C'est alors qu'il décide d'habiter le Château de Geierfels en Allemagne, avec son fils. Il embauche l'historien Gilbert Savile comme secrétaire pour l'aider à rédiger une histoire complète de l'Empire byzantin. Le roman est centré sur l'amour réciproque de Gilbert Savile et de Stéphane Leminof.

Plusieurs procédés permettent aux romanciers de faire allusion à l'homosexualité de manière indirecte. Le premier modèle référentiel est celui de

-
4. Joseph Méry, *Monsieur Auguste*, Paris, A. Bourdillat et c^{ie} éditeurs, 1859. Sur Gallica il existe une version numérique de l'édition de 1867, dont la pagination est identique à la première édition que nous citons. Abrégé *M* suivi du numéro de la page pour les références.
 5. Le roman a été publié d'abord en feuilleton dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} juin au 1^{er} août 1862 et ensuite en volume : Victor Cherbuliez, *Le Comte Kostia*, Paris, Librairie Hachette, 1863. Abrégé *C* suivi du numéro de la page pour les références.
 6. L'utilisation par Cherbuliez du nom épïcène Stéphane, dont l'utilisation au féminin est rare en français, dissimule son vrai sexe à travers le récit.

l'« amour grec⁷ » et de l'Antiquité. Auguste Verpilliot est un historien de la Deuxième Guerre punique, célibataire, et âgé de vingt-huit ans ; Gilbert Savile est un brillant historien de l'Antiquité de vingt-neuf ans, également célibataire. Méry fait allusion à l'Antiquité dès la page de titre du roman, où l'on retrouve une citation latine tronquée issue de la *Deuxième bucolique* de Virgile : « Le berger Corydon brûlait pour le bel Alexis, délices du maître, et il n'avait rien à espérer⁸. » Citer ce fragment permet de faire allusion à l'amour entre hommes et de préciser qu'Alexis n'éprouve pas les mêmes sentiments pour Corydon. Il existe dans le roman d'autres références à l'Antiquité : Auguste est accusé de se parer comme « la trirème de Cléopâtre », il est « beau comme Adonis » et c'est un « Narcisse » (M, 100, 138, 193). Le choix des prénoms d'Octave et d'Auguste renvoie également à l'époque de Cléopâtre. Dans l'intrigue du roman, Octave se substitue à Auguste et se marie avec Louise. Quand M. Lebreton doit expliquer à sa fille Louise pourquoi elle ne peut pas se marier avec Auguste Verpilliot, il se réfère à l'Antiquité :

C'est fort clair, pourtant ! ce M. Auguste n'est pas fait pour le mariage, voilà... Il y a des savants qui ne se marient jamais... Le colonel disait l'autre jour que le plus savant de tous, un nommé Platon, n'avait jamais parlé à une femme... M. Auguste est peut-être un fils... que dis-je, un fils !... un neveu de ce Platon. (M, 269-71)

L'évocation de Platon pour parler de l'amour entre hommes, et non pas de Socrate, qui serait une référence plus explicite, s'explique par le refus de Méry de nommer sans ambiguïté la vraie « nature » d'Auguste. Cette évocation est à double entente et permet aussi de faire allusion à l'amour platonique qu'il voue à Auguste.

Victor Cherbuliez utilise aussi le modèle antique pour se référer à l'homosexualité de Gilbert Savile : il est le seul personnage à connaître le grec, cite des vers d'amour issus des *Métamorphoses* d'Ovide et s'interroge « socratiquement » sur son amour pour Stéphane (C, 37, 50, 320, 347-8 et 452).

Les deux romanciers reprennent certains stéréotypes issus du discours scientifique de l'époque pour faire allusion aux tendances de leurs personnages. L'ouvrage médical contemporain le plus influent est l'*Étude médico-*

7. Julie Mazaleigue-Labaste, « De l'amour socratique à l'homosexualité grecque », *Romantisme*, Éric Bordas (éd.), « Sodome et Gomorrhe », 2013/1 n° 159, p. 40-42.

8. Nous soulignons les mots cités par Méry. Virgile, « Bucoliques », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2015, p. 11. Cette citation apparaît seulement dans la première édition du roman et disparaît ensuite de la page de titre.

légale sur les attentats aux mœurs du médecin-légiste Ambroise Tardieu⁹. Dans cette étude, celui-ci considère les « pédérastes » comme un danger social et les juge comme des criminels qui contaminent l'humanité par leurs vices¹⁰. Selon le médecin, on les reconnaît par leur extérieur efféminé et par les stigmates qui résultent de leurs pratiques sexuelles, notamment le pénis en forme de tire-bouchon, qui se conforme ainsi à l'anus infundibuliforme¹¹ de leurs partenaires¹². Dans sa préface au roman, Méry annonce au lecteur qu'Auguste est un individu « pervers » et « odieux » (*M*, 1), mais demeure mystérieux sur sa perversion. Il déclare avoir révélé le « caractère » réel de son personnage « énigmatique » et espère avoir rendu service aux pères de famille en les mettant en garde par son récit (1-2). La vraie « nature » d'Auguste est sous-entendue dès le début du récit dans les propos de Rose, la femme de chambre de Louise Lebreton :

Il a l'air doux, c'est vrai, mademoiselle ; il a un grand soin de sa petite personne, il s'habille très-bien ; il a du linge superbe, et des manchettes de dentelle. Il est frais et rose comme un neveu de chanoine ; ses traits ne font pas une faute ; il a une voix de chanteuse de vaudeville. Si je me mariaais avec un homme comme celui-là, il me semblerait que j'épouse ma cousine. (*M*, 18)

La description du jeune homme contient un avis populaire qui reprend les stéréotypes sur les homosexuels qui circulent dans les traités médicaux, à savoir que l'homosexuel est un être hybride. La domestique n'est pas la seule qui porte un regard réprobateur sur la délicatesse d'Auguste. D'autres personnages soulignent son caractère efféminé :

[Mme de Gerenty :] « c'est un jeune homme très délicat ». M. Lebreton : « Oui, madame, c'est la délicatesse en personne. » (*M*, 47-48)

« Eh bien ! tu vas te trouver mal comme une femmelette ! dit Octave en soutenant son ami. La seule idée de me servir de témoin le fait évanouir... Pauvre garçon !... je ne t'accuse pas... c'est ta nature... » (108)

[M. Lebreton :] « C'était des deux parts une timidité poussée jusqu'au ridicule. Auguste était encore plus demoiselle que ma fille, au point qu'au moment de se marier, ainsi que je vous l'ai dit, il a eu peur du mariage. » (211-212)

9. Régis Revenin, « Conceptions et théories savantes de l'homosexualité masculine en France, de la monarchie de Juillet à la Première Guerre mondiale », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 17, 2007/2, p. 28-29.

10. Nous citons la 2^e édition de cet ouvrage de 1858 : Ambroise Tardieu, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, Paris, Baillière, 1858, p. 112-114.

11. C'est-à-dire en forme d'entonnoir.

12. Ambroise Tardieu, *Étude médico-légale sur les attentats aux mœurs*, op. cit., p. 134-137 et 145-147.

[M. Lebreton :] « M. Auguste ce jour-là, n'était, ni un homme, ni une femme... » (269)

Le personnage ainsi esquissé se conforme à la description qu'on peut lire dans l'ouvrage de Tardieu ; celle d'un homme qui ressemble à une femme et qui s'habille et se comporte comme l'une d'entre elles. Auguste est désigné comme un « fanfaron » et un « dandy » (*M*, 100, 158). Méry a recours aux stéréotypes de l'homosexuel issus du discours social de l'époque qui permettent aux lecteurs de placer immédiatement Auguste Verpilliot parmi les « pédérastes » sans que ce mot n'apparaisse dans le roman.

Les allusions que fait Cherbuliez à la vraie « nature » des personnages principaux de son roman sont plus nuancées que celles que nous avons rencontrées dans *Monsieur Auguste*. Gilbert Savile est décrit comme « une sensitive » et comme un homme brillant qui n'a pas les attributs virils tels que l'ambition et l'indiscrétion nécessaires pour nouer les liens mondains et faire avancer sa carrière (*C*, 7-8, 18-19). Il n'a jamais aimé une femme de sa vie (14, 114, 132-133) et il porte, à travers le roman, un regard admiratif sur une série d'hommes. Stéphane quant à lui est un « étrange personnage », dont les « penchants » et « passions » ne sont jamais décrits en détail (175, 179, 273, 296, 325, 344). Stéphane perd connaissance en voyant le sang qui coule d'une plaie à la main de Gilbert, qui s'évanouit également (254-255). Victor Cherbuliez reprend ainsi les lieux communs issus du discours médical sur la faiblesse et la féminité de ses personnages.

CONSTRUCTION ET DÉCONSTRUCTION DE L'AMOUR ENTRE HOMMES

Après avoir fait indirectement allusion à l'homosexualité de leurs personnages, les deux romanciers mettent en scène leurs désirs. Méry donne à Auguste des opinions révélatrices de son penchant. Le jeune homme s'insurge, par exemple, contre le mariage, qu'il définit comme « un état contre nature » (*M*, 97), terme qui est souvent utilisé dans le discours social et médical pour indiquer l'homosexualité. Le désintérêt d'Auguste pour les femmes est souligné : il n'a « jamais songé à compromettre une femme » (83). Il possède une « nature exceptionnelle » et « la fatalité ou la dépravation [l'] a placé en dehors des conditions normales de la société humaine » (92-93). Méry dévoile ensuite les plans d'Auguste pour séduire son ami Octave : il veut « reconquérir son amitié [avec Octave], en brisant le mariage, avec la condition de partir tous les deux, la veille des noces, de gagner le Havre, et d'aller vivre de l'autre côté des mers. » (159) Cette

fugue et la vie commune avec Octave représentent son idylle amoureuse, mais Octave n'est nullement intéressé par les séductions de son ami et refuse de partir avec lui. Méry a préfiguré ce refus en insérant la citation partielle des *Bucoliques* sur la page de titre du roman. L'homosexualité d'Auguste est finalement confirmée par un *deus ex machina* qui intervient dans le dernier tiers du roman. Alors que les termes du mariage d'Auguste et de Louise se concluent, un homme à l'« aspect étrange » fait irruption dans le salon de M. Lebreton (177). Il menace de révéler des lettres compromettantes qu'il a reçues d'Auguste ainsi que leur passé commun. Octave fait fuir l'étranger, un Turc du nom de Zoar-Simaï, et sauve la situation. Cet homme dévoile à Octave son passé intime avec Auguste et informe le lecteur. À la suite de ce dévoilement, Auguste n'apparaît plus dans le roman et Agnès, une cousine qui parle de lui à M. Lebreton, l'évoque alors dans des termes bien plus clairs : « Et vous ne donneriez pas Louise à ce noble jeune homme [Octave] ? vous qui la donniez à un... infâme ! » (257) Ce sont ces propos qui soulignent la différence entre Octave qui est dès à présent qualifié de « noble jeune homme » et Auguste, qui paraissait un bon parti pour Louise, mais qui est « un infâme », mot qui ne laisse plus aucun doute quant à sa « nature ».

Cherbuliez souligne les sentiments de ses héros à travers le roman : Gilbert admire le jeune éphèbe au « cou d'une parfaite blancheur, [aux] longs cheveux soyeux retombant mollement sur ses épaules, [aux] contours purs et délicats de son beau visage, [à la] bouche fine aux coins légèrement relevés » (C, 101-102). Son attirance pour Stéphane se caractérise comme un « secret malaise » et de « secrètes appréhensions » (72, 73). Stéphane admire Gilbert :

Stéphane le regarda en face. Pour la première fois, il ne put s'empêcher d'être frappé de la noblesse de sa physionomie et de l'admirable limpidité de son regard. La figure de Gilbert était devenue transparente, et elle eût révélé aux yeux les moins clairvoyants la fierté de son caractère mûri par les combats de la vie, la pureté de son cœur prédestiné à une éternelle jeunesse. (C, 251-252)

Leurs sentiments ne s'en tiennent pas à la seule admiration. Quand les jalousies du comte obligent les deux jeunes gens à se rencontrer en secret, Gilbert risque sa vie sur les toits du château pour rejoindre son amant. Il lui déclare alors : « Je vous aime parce que je vous aime, je n'en sais pas d'autre explication. » (C, 286) Stéphane répond au baiser de Gilbert avec la déclaration suivante : « Non, balbutia-t-il, soyez sans crainte ; c'était l'endroit où me baisait ma mère.... Que les saints soient avec vous !... Je vous aime. Adieu !... » (299). Cherbuliez souligne maintes fois leur passion : Gilbert a les « lèvres en feu » (281), le cœur de Stéphane

« brûle » (295). Cet amour est hétérosexualisé dans le dernier quart du roman quand Stéphane dévoile que son père l'a obligé à prendre le rôle de son frère jumeau « Stéphan » (362) décédé à l'âge de onze ans. L'œuvre se conclut par une fin heureuse : le comte accepte de donner la main de sa fille à son secrétaire et Stéphane consent à cette union. Ils se marient et toute la famille part habiter à Constantinople, où naît Kostia, leur fils (450-451). Les motivations du romancier à peindre ainsi un amour homosexuel pour l'escamoter par la suite sont expliquées dans une adresse faite à l'« ami lecteur » à la fin du roman. Il présente l'amour homosexuel de Gilbert et de Stéphane comme une « courte folie » et déclare : « [i]l en est de divines ; le point est de choisir. » (457) Le choix n'est pas ici celui de Stéphane, mais bien celui de l'auteur qui présente ainsi un amour entre hommes que les lecteurs homosexuels contemporains pourraient reconnaître.

RÉCEPTION DES DEUX ROMANS

Les critiques contemporains reprochent à Méry d'avoir évoqué un tel amour, malgré le dénouement qui fait disparaître le personnage homosexuel. Louis de Laincel affirme que le lecteur du roman doit éprouver « un vomissement énergique [et] pourra être à tout jamais guéri de l'envie d'ouvrir un de ces livres infects dont le succès est un problème pour l'honnête homme¹³ » ! Les livres infects qu'il évoque sont, outre *Monsieur Auguste*, deux romans de mœurs sur l'adultère : *Madame Bovary* et *Fanny* (1858) d'Ernest Feydeau. Le critique fait allusion aux raisons de son dégoût pour le personnage d'Auguste avec les mêmes stéréotypes que nous avons rencontrés dans le roman : « Monsieur Auguste est un homme et n'est point un homme : tirez-vous de là » et « cet être amphibologique se meut avec une telle grâce, son menton imberbe a un tel velouté, sa voix a un timbre si étrange et si doux ». Laincel utilise ensuite le personnage pour s'en prendre aux pratiques des pères de familles bourgeoises qui écoutent leurs filles et valorisent ainsi davantage le timide et féminin Auguste au détriment de l'impétueux mais viril Octave.

Alphonse Duchesne admet que Méry a rendu énigmatique la « nature » d'Auguste et aide le lecteur à comprendre : « Sachez donc que si M. Auguste eut habité Gomorrhe ou Séboïm ou Segor, le feu du ciel qui dévora ces villes souillées d'iniquités monstrueuses ne l'eût pas épargné¹⁴. » Pour élucider le sens de cette allusion biblique, le critique renvoie aux propos

13. Louis de Laincel, *La France Littéraire, Artistique, Scientifique*, 18 août 1860.

14. Alphonse Duchesne, *Le Figaro*, 30 août 1860.

de Virgile sur Corydon. L'article de Duchesne est un des plus explicites que nous ayons trouvés dans la presse contemporaine au sujet de l'homosexualité d'Auguste. Si le chroniqueur ose faire des allusions univoques à la « nature » du personnage, c'est seulement pour ensuite regretter que « cet impur desideratum » ait été évoqué. Double interrogation : Duchesne se demande si les « intelligences dépravées » ont encore besoin de tels textes et si Méry devait vraiment publier « l'écœurante analyse des outrages faits à la nature par des créatures sans nom ». La conclusion de son article indique qu'à ses yeux de tels sujets doivent demeurer cantonnés au discours médical et précise que le roman de Méry est placé dans les vitrines des libraires à côté de l'ouvrage d'Ambroise Tardieu et celui d'Émile Jozan sur l'onanisme¹⁵. Des considérations de morale commune priment chez Duchesne qui s'adresse surtout à un lectorat féminin et qui est partisan d'une littérature moralisatrice.

Ces deux recensions exemplifient le paradoxe de la réception de cette œuvre : personne n'est dupe des artifices littéraires et, tout en paraissant scandalisé, tout le monde se précipite pour lire le roman. Les critiques estiment qu'il faut taire l'amour entre hommes, au nom d'une morale bourgeoise, qui n'en demeure pas moins une réalité dans la société du Second Empire¹⁶. L'aspect scandaleux de cette œuvre entérine sa notoriété qui demeure d'actualité presque trente ans après sa publication. Paul Verlaine l'évoque dans sa préface au roman *Sodome* (1888) d'Henry d'Argis¹⁷ et considère le roman comme un ouvrage « brillant et superficiel, un peu bien ridicule », parmi les seuls qui ait évoqué les amours entre hommes à cette époque.

D'autres critiques contemporains ont saisi les nuances de l'amour raconté par Cherbuliez dans le *Comte Kostia*. Émile Zola, dans le premier article de critique littéraire de sa carrière, publie un compte rendu dans *La Revue contemporaine* du 31 janvier 1863 : « [Gilbert] voit [Stéphane] en secret, il éveille en lui les instincts généreux ; il l'appelle enfin à une vie morale. Il l'aime, il en est aimé avant d'apprendre que Stéphane est

15. Émile Jozan, *D'une cause fréquente et peu connue d'épuisement prématuré. Traité pratique des pertes séminales à l'usage des gens du monde*, Paris, Masson, 1858.

16. On lira les articles suivants sur l'homosexualité sous le Second Empire : Leslie Choquette, « Homosexuals in the city: representations of Lesbian and Gay Space in Nineteenth Century Paris », *Homosexuality in French History and Culture*, Jeffrey Merrick et Michael Sibal (éd.), New York, NY, Harrington Park Press, 2001, p. 149-168 et Victoria Thompson, « Creating boundaries : Homosexuality and the Changing Social Order in France », *Homosexuality in Modern France*, Jeffrey Merrick et Bryant T. Ragan Jr. (éd.), New York, NY, Harrington Park Press, 1996, p. 102-127.

17. Henri d'Argis, *Sodome*, Paris, A. Piaget, 1888, p. iv.

une femme¹⁸. » Qualifier d'instinct généreux et légitime l'amour entre hommes et ne pas le condamner s'explique par le dénouement du roman qui rétablit l'ordre moral. Dans un compte rendu publié dans *Le Pays* du 26 mars 1864, Jules Barbey d'Aurevilly se dit « étonné et presque charmé¹⁹ » par le roman de Cherbuliez. Il admire la « hardiesse » de l'auteur qui montre l'amour entre hommes, mais qu'il excuse ensuite, car ce sont des « mœurs et [des] caractères russes ».

Il est encore plus intéressant d'analyser comment *Le Comte Kostia* est perçu par un jeune homosexuel contemporain, le poète Adrien Juvigny²⁰. Celui-ci entretient une correspondance avec Paul Bourget dans laquelle les deux amis évoquent leurs sentiments homosexuels²¹. Le 8 janvier 1871, Juvigny écrit à Bourget au sujet du roman de Cherbuliez qu'il vient de découvrir dans la *Revue des deux Mondes* et qu'il a relu deux fois :

La main sur la conscience, c'est une étude de raffinement, due, sans contre-dit, au pinceau d'un maître [...]. Aux premières livraisons, je tombais des nues. L'amour croissant d'un jeune savant récemment invité au château pour ce pâle Stéphane s'accuse de page en page avec la fermeté de trait d'une eau forte [...]. J'attendais avec impatience qu'elle aboutisse « à des excès mûrissants²² ».

-
18. Émile Zola, « "Le Comte Kostia" par M. Victor Cherbuliez (in-18. Paris, Hachette) », Livres d'aujourd'hui et de demain, *Œuvres complètes*, Paris, Tchou, « Cercle du Livre Précieux », 1968, tome X, p. 295-296.
 19. Jules Barbey d'Aurevilly, « *Le Comte Kostia* – *Le Prince Vitale* par M. Victor Cherbuliez », *Articles inédits* (1852-1884), Andrée Hirschi et Jacques Petit (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 96-102.
 20. Adrien Juvigny (1849-1873) était un poète, auteur de deux recueils de poésie inédits, *Albert* et *Paulin Braconnier*, qui n'ont jamais été retrouvés et dont seuls des fragments sont connus. Il décède à vingt-trois ans le 3 septembre 1873, dans sa chambre au 70 rue Vaugirard. Un essai sur Adrien Juvigny, rédigé par Robert de Montesquiou, est publié après le décès de ce dernier : Robert de Montesquiou, *Le Mort remontant*, Paris, Émile-Paul frères, 1922.
 21. On lira l'article suivant au sujet de la correspondance de Georges Hérelle, Paul Bourget et Adrien Juvigny : Daniel C. Ridge, « Maurice Bouchor – Paul Bourget – Georges Hérelle – Gaston Juvigny (1869-1874). Correspondances croisées inédites », *Histoires littéraires*, vol. XIX, n° 73, janvier-mars 2018, p. 65-95 (le prénom de Juvigny est Adrien, et non pas Gaston, comme indiqué dans le titre de cet article).
 22. Georges Hérelle a fait des copies de cette correspondance, avant de la rendre à Paul Bourget en 1887. Les copies sont conservées dans le Fonds Hérelle de la Médiathèque Grand Troyes. D'autres documents et lettres d'Adrien Juvigny sont conservés à la Bibliothèque nationale de France et dans les archives de Paul Bourget au Plantier de Costebelle, sous la direction de Renaud Lugagne. La lettre citée est conservée dans le Fonds Hérelle, MS 3141, t. II, fos 41-47, lettre XXXVIII. On lira sur Georges Hérelle : Clive Thomson, Georges Hérelle : archéologue de l'inversion sexuelle "fin de siècle", Paris, Éditions du Félin, 2014 et Clive Thomson, « "Le sentiment dont nous parlons" : la correspondance de Georges Hérelle », *Études françaises*, dossier « Entre public et privé. Lettres d'écrivains depuis le XIX^e siècle », Margot Irvine et Karin Schwerdtner (dir.), vol. 55, n° 1, 2019, p. 17-31.

Il est frappé par les sentiments amoureux entre hommes qu'il découvre dans le roman et s'attend à ce que ceux-ci se développent davantage. Le dénouement le déçoit et il avance l'hypothèse que François Buloz, le fondateur et l'éditeur de la *Revue des deux Mondes*, a obligé Cherbuliez à atténuer ses propos :

À la fin de la troisième partie, brusquement, des rondeurs s'accusent sous la tunique de velours : Stéphane est une femme ! Quelle douche ! Mais, visiblement, ce n'est là qu'un sacrifice au puritanisme de la Revue, et le talent raffiné de Cherbuliez a saisi avec joie l'occasion de peindre « ces bouillonnements ambigus » et prétendus contre nature.

Juvigny est donc certain que le roman de Cherbuliez a été censuré. Il précise ses pensées dans une lettre à Bourget du 10 janvier 1871, où il admire la « minutie d'amoureux²³ » avec laquelle Cherbuliez peint Stéphane et son « audace inouïe ». Il s'étonne également de la « complaisance » de Buloz, pour qui « il suffit de faire mettre un jupon à Stéphane à la 250^e page pour innocenter ces raffinements ! » et dénonce cette « ruse inutile » pour escamoter « les regards du chaste lecteur ». Selon Juvigny, on ne peut pas se tromper sur « les effusions et les baisers des deux jeunes gens en paletot, dont le plus jeune a des mots comme celui-ci : “La joie est venue ! Je la sens là... Elle me brûle... Laissez-moi savourer une souffrance si douce et si nouvelle pour moi²⁴” ». Il suggère que ces propos émis par Stéphane expriment un orgasme auquel le jeune homme arrive alors qu'il embrasse Gilbert. Juvigny compare l'amour entre hommes dans le roman à celui qu'il ressent lui-même et celui que Paul Bourget a ressenti pour certains de ses camarades de collège. Georges Hérrelle, qui découvre *Le Comte Kostia* par le biais de la correspondance de Juvigny, écrit la note suivante à son sujet : « Lire Revue 1862. Comte Kostia. Étude de raffinement²⁵. » Ce roman se trouve également dans la bibliographie de l'homosexualité qu'Hérrelle a établie et dans un texte qu'il rédige sur l'amour entre hommes dans la littérature²⁶.

Vingt ans après la première édition du roman, Guy de Maupassant publie un article dans lequel il précise pourquoi *Le Comte Kostia* est un roman audacieux qui donne « une sensation bien particulière dont on ne

23. Fonds Hérrelle, MS 3141, t. II, f^{os} 48-56, lettre XXXIX.

24. Cette citation se trouve à la page 295 du roman.

25. Fonds Hérrelle, MS 3141, t. IV, liasse 1, 10^e chemise, f^o 16.

26. Georges Hérrelle mentionne le roman dans son « Répertoire alphabétique des Livres de ma bibliothèque qui sont à consulter pour l'Étude scientifique, historique et littéraire de certaines formes exaltés, anormales ou morbides des sentiments amoureux », Fonds Hérrelle, MS 3258, f^o 5. Il l'évoque également dans le manuscrit des *Nouvelles études sur l'amour grec*, Fonds Hérrelle, MS 3188, t. III, f^{os} 424-5.

s'explique point la cause tout d'abord²⁷ ». Selon lui, Cherbuliez, « sans y prendre garde, dans l'honnêteté de sa conscience », a « dépeint l'amour naissant d'un homme pour une femme vêtue en homme et qu'il croit être un homme ». Selon Maupassant, le romancier trahit son rôle de moralisateur, à laquelle il doit son entrée à l'Académie française en 1881, en obligeant ses lecteurs à côtoyer « le lac gomorrhéen des passions honteuses ». Maupassant a bien saisi que la transformation du genre de Stéphane ne fait nullement disparaître l'amour entre hommes qui se trouve dans le roman jusqu'au dénouement. Selon lui : « les livres les plus dangereux pour les âmes et les plus immoraux en somme, sont les livres dits les plus moraux, les plus poétiques, les plus exaltants et les plus décevants, les livres où triomphe éternellement l'amour. » Décrire ainsi cette œuvre montre que Maupassant a bien compris que le seul moyen pour Cherbuliez de parler de l'homosexualité est de la réduire à une simple mascarade en la rendant « honnête ». Jean-Marie Seillan, dans son ouvrage de 2011, confirme cette impression. Selon lui, il « n'est pas faux de dire que le jeu pratiqué par Cherbuliez sur les poncifs romanesques lui permet, tout en respectant les principes de l'école, de traiter les sujets scabreux sans avoir l'air d'y toucher²⁸ ».

Quelles sont les motivations de Joseph Méry et de Victor Cherbuliez pour évoquer dans leurs romans un amour qui est voué à l'anathème à cette époque ? La réception des deux œuvres montre bien que les lecteurs ne sont pas dupes des artifices auxquels ils ont recours pour contrecarrer l'homosexualité. On peut conclure que les deux romanciers n'ont pas voulu réellement cacher cet amour. Certes, Méry termine *Monsieur Auguste* par l'aveu de Louise à son père de son amour pour Octave mais la disparition d'Auguste Verpilliot permet de ne pas révéler le sort de ce dernier et entretient ainsi l'espoir d'une conclusion heureuse pour ce personnage. Dans *Le Comte Kostia*, les sentiments amoureux que Gilbert ressent pour Stéphane sont soulignés, alors que ce dernier est présenté comme un jeune homme. Transformer le sexe du personnage ne dément pas la passion racontée auparavant, telle que l'indique la lecture d'Adrien Juvigny. En créant dans leurs romans un dénouement qui déjoue les pièges de l'amour homosexuel, les deux auteurs ont parlé de l'amour « contre nature », mais d'une façon qui permet à leurs contemporains de savourer les possibilités romanesques qu'il entraîne et de le comprendre, sans avoir à le nommer.

27. Guy de Maupassant, « M. Victor Cherbuliez », *Gil Blas*, 1^{er} mai 1883.

28. Jean-Marie Seillan, *Le Roman idéaliste dans le second XIX^e siècle. Littérature ou "bouillon de veau" ?*, Paris, Classiques Garnier, « Études romantiques et dix-neuviémistes », 2011, p. 109.